

La biographie

Un subtil alliage d'histoire et de littérature

Hélène Pelletier-Baillargeon

Volume 54, Number 1, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305656ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305656ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pelletier-Baillargeon, H. (2000). La biographie : un subtil alliage d'histoire et de littérature. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 69–80.
<https://doi.org/10.7202/305656ar>

La biographie. Un subtil alliage d'histoire et de littérature

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

C'EST AVEC UN VIF INTÉRÊT que je répons à l'invitation de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* à partager, avec des biographes de formation historique, l'expérience acquise lors de la rédaction de *Marie Gérin-Lajoie* (Boréal, 1985) mais surtout d'*Olivar Asselin et son temps*, tome I (Fides, 1996). Ma formation, comme chacun le sait, est essentiellement littéraire et linguistique et le journalisme a occupé près de trente années de ma vie professionnelle jusqu'à sa bifurcation, au début de la décennie 1980, vers la biographie.

À l'instar de mes collègues historiens, la base de mon travail biographique repose sur une documentation fournie par les fonds d'archives personnelles de mes personnages, de ceux et celles de leurs proches et de leurs contemporains (pour ceux et celles qui en possédaient) de même que sur les ouvrages historiques spécialisés dans la période où les diverses activités, auxquelles elle et il se sont adonnés durant leur vie, se sont déployées. Là où ma démarche pourrait s'avérer quelque peu différente de celle de certains historiens, c'est probablement dans le traitement ultérieur que je donnerai à cette matière première qui nous est commune.

Ma démarche, il est vrai, demeure prioritairement celle de l'écrivain qui transforme, en les reliant et en les synthétisant par les procédés de l'écriture, les éléments documentaires recueillis et classés dans son

fichier. À cet égard, l'écrivain-biographe se retrouve dans une position qui offre de multiples analogies avec celle du cinéaste qui s'adonne au documentaire plutôt qu'au cinéma de fiction. Je prendrai, pour fins d'illustration, l'exemple du poète-cinéaste Pierre Perrault. Le regard de ce dernier reste fondamentalement celui de l'artiste, mais d'un artiste qui préfère œuvrer à partir de personnages en chair et en os — c'est-à-dire du réel — plutôt qu'à partir de créatures imaginaires. Telle est, à peu de choses près, la situation de l'écrivain-biographe.

J'écrivais plus haut que cette démarche « littéraire » pouvait s'écarter parfois, par certains de ses procédés, de celle de l'historien de métier. C'est pourtant sous la signature de l'un d'entre eux, Georges Duby, que j'en ai trouvé la meilleure évocation. Ces propos, Duby les a tenus dans le cadre d'une entrevue accordée au journal *Le Monde*, en 1993, sur l'histoire :

La morale de notre métier, disait-il, nous contraint à tout faire pour nous approcher de la réalité. De cette réalité, nous ne saisissons que des traces. Effacées, discontinues, insuffisantes. Notre devoir est de les exploiter à fond, sans les manipuler. Mais il faut bien combler les vides et, pour reconstituer le puzzle dont manquent la plupart des pièces, imaginer.

Qu'est-ce que le discours historique, sinon l'expression d'une réaction personnelle de l'historien devant des vestiges éparpillés de son émotion, je dirais de son rêve ? Car, inéluctablement, il doit rêver. Sérieusement, mais rêver. Or, on ne fait pas partager son rêve à nos lecteurs en dressant seulement des inventaires, des statistiques, des courbes. Il faut ajouter quelque chose comme de la poésie, les artifices du verbe. C'est ainsi que l'histoire, la bonne histoire, redevient consciemment, scrupuleusement, pour mieux faire connaître la part de vérité qu'elle capture, ce qu'elle était au dix-neuvième siècle, au temps de Michelet : un genre littéraire.

Ces deux paragraphes de Duby me serviront, si vous le voulez bien, de point de départ pour résumer ici ma modeste expérience de biographe : d'abord le traitement le plus respectueux possible de ce que l'historien français appelle « les traces discontinues et insuffisantes de la réalité » et, en second lieu, l'apport de ce qu'il appelle la part « inéluctable et sérieuse » du *rêve* pour combler les vides laissés entre les pièces documentaires.

Dans sa correspondance avec George Sand, Flaubert raconte à son amie la nuit inspirée où il a rédigé le premier chapitre de *Salammbô* (« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar », etc.). Pour documenter son roman historique avec la minutie poin-

tilleuse qui était la sienne, Flaubert s'était constitué un volumineux fichier de références archéologiques, anthropologiques, historiques, pour chaque point du territoire à décrire. Or, confie-t-il à Sand, le moment de rédiger venu, une telle fusion de la documentation s'était opérée dans son esprit que, dans la fébrilité de l'écriture, il lui était devenu impossible de suivre l'ordonnance de son fichier ou même de s'y référer ! Ce n'est que le lendemain, à tête reposée, qu'il lui fut possible d'aller vérifier la hauteur de ses colonnades et la variété des costumes portés par les personnages qu'il avait mis en scène. J'ai souvent pensé que DUBY aurait assez prisé ce genre de « synthèse par le style », opération délicate s'il en est et dont j'essaierai de parler dans la seconde partie de cet article.

LA MATIÈRE DOCUMENTAIRE : L'EXPLOITER À FOND, SANS LA MANIPULER

Un fonds d'archives est essentiel

Il m'apparaît hors de question d'entreprendre une biographie historique, au niveau de profondeur où je l'entends, en l'absence d'un fonds d'archives consistant. Ouvrage parrainé par l'Institut Notre-Dame du Bon Conseil, qui possédait un dépôt d'archives alors en voie de complète réorganisation, *Marie Gérin-Lajoie* rencontrait ces exigences. C'était également le cas pour *Olivar Asselin* dont le riche fonds documentaire est offert à la consultation à la Bibliothèque centrale de Montréal. Par contre, et à titre d'exemple opposé, il m'a été impossible, en cours de recherches, de repérer la moindre trace d'archives personnelles déposées au nom de *Jules Fournier*, journaliste de la génération d'Asselin et compagnon d'armes de ce dernier.

Il demeure toujours possible, dans un cas comme celui de *Fournier*, de procéder à certaines analyses idéologiques ou stylistiques intéressantes de l'œuvre écrite. Beaucoup d'analystes littéraires d'aujourd'hui privilégient d'ailleurs l'approche par « l'œuvre seule ». En revanche, il m'apparaît impossible, dans un tel cas, de mener à bien un véritable récit de vie, ce qu'est essentiellement la biographie. Comment rendre palpable, en effet, toute l'épaisseur des couches successives des manifestations privées et publiques de cette vie, en l'absence de toute documentation ? Comment, sans correspondance, sans journal intime, sans manuscrits, éclairer les jeux subtils et complexes de la liberté du personnage dans ses agissements et ses prises de décisions ?

Du fichier documentaire à l'imprégnation

Avant de me voir aborder le dépouillement du fonds Olivar-Asselin (plus de six pieds linéaires), mes amis et conseillers historiens m'avaient bien prévenue : « Si le fonds n'est pas traité, renoncez : vous vous y perdrez. » C'était sans compter avec la curiosité qui s'était déjà emparée de moi à la lecture des meilleurs textes et discours du pamphlétaire...

Le seul classement existant en 1988, au moment où j'entrepris de m'y plonger, était celui prévu par Asselin lui-même pour son usage personnel : des classeurs cartonnés Granger — à raison d'un par année — où toutes les pièces documentaires étaient réparties selon l'ordre alphabétique. René Durocher, à l'époque, m'avait également placée devant l'alternative suivante : ou bien m'attaquer directement au fonds, quitte à devoir procéder à d'incessantes recherches de contextualisation à chaque pièce documentaire prélevée ; ou alors entreprendre, en amont, une vaste étude historique de la période concernée — 1874-1937 — afin d'identifier plus rapidement, en cours de route, personnages, lieux, événements ou débats. Plus j'y réfléchissais, plus cette seconde voie, théoriquement la plus sensée des deux, m'apparaissait d'une aridité et d'une sécheresse sans nom...

Tout allumée déjà par les écrits publics d'Asselin, je me plongeai, sans plus attendre, dans la masse documentaire accumulée, et sans nul doute aussi triée et sélectionnée intentionnellement par Asselin lui-même, au cours de sa vie tumultueuse. J'allais y passer près de trois années complètes ! Entre temps, en effet, je devais lire, classer et résumer, chez moi, les lettres intimes d'Asselin à sa femme et à ses fils, et que venait de me confier l'actuel président de la Fondation Lionel-Groulx, M^c André Asselin, qui en avait alors la garde au nom de sa famille.

Assez rapidement, j'ai vu se découper la vie d'Asselin parallèlement aux champs de spécialisation de nos historiens : enfance à Saint-Hilarion et à Sainte-Flavie, jeunesse dans les usines de textile et les journaux de la Nouvelle-Angleterre, retour au Québec au lendemain de la guerre du Transvaal et la montée du mouvement nationaliste d'Henri Bourassa, engagement politique, fondation de la *Ligue* et du *Nationaliste*, fondation du *Devoir*, Grande Guerre de 1914, etc. Pour chacune de ces étapes, je sollicitai les conseils de différents professeurs à l'égard desquels je demeure infiniment redevable : Nive Voisine, Yves Roby, Réal Bélanger, Jean de Bonville, Marie-Andrée Beaudet, Jean-Pierre Gagnon et Desmond Morton, pour ne nommer que ceux-là. Leur relecture, en fin de course, de mes premières ébauches de rédaction, crayon rouge de prof

en main, donnaient à la « littéraire » que j'étais la sécurité et la confiance nécessaires pour poursuivre selon la méthode empirique qu'elle s'était donnée.

En sus de m'avoir donné des orientations concrètes et mieux circonscrites dans mes recherches de contextualisation historique, l'option pour « la documentation d'abord » m'avait également apporté une imprégnation générale essentielle pour que la biographe puisse, dès le départ, bien sentir son personnage et, surtout, s'y attacher plus profondément. Connivence qui ne m'a nullement empêchée de rappeler, à plusieurs reprises, qu'au chapitre des responsabilités familiales, la conduite de l'impénitent pamphlétaire était loin d'avoir toujours été irréprochable !

Cela dit, je crois que l'estime et la connivence à l'égard de notre personnage n'épuisent pas, loin de là, toutes les voies d'accès à la réussite d'une biographie. La curiosité, voire la fascination, fût-ce pour des personnages pervers et antipathiques, peuvent s'avérer tout aussi efficaces. J'en donnerai pour seul exemple l'extraordinaire biographie croisée d'Hitler et de Staline, publiée il y a quelques années par l'historien britannique Allan Bullock. Une lecture accablante de vérité !

Les personnages secondaires: point de vue de l'histoire ou point de vue du personnage central ?

Le processus de l'identification entre le biographe et son personnage pose un problème que j'ai rencontré à maintes reprises dans mes deux biographies et que je ne crois pas, à ce jour, avoir résolu à mon entière satisfaction : celui du regard porté sur les personnages secondaires. Ce regard doit-il être celui de la recherche historique en général et à ce jour ? Doit-il, au contraire, épouser celui du personnage principal au moment où se déroule l'action racontée ?

Bien qu'il convienne, au départ, de lire le plus possible autour de tous les protagonistes d'une biographie, ce serait tomber dans l'anachronisme que de prêter à un personnage donné des traits ou des actions ignorés de ses contemporains et dévoilés par l'histoire longtemps après sa mort. De nombreux jugements moraux posés *a posteriori* sur des personnages historiques procèdent trop souvent de cette méconnaissance des critères éthiques de l'époque où ils ont vécu. Le biographe doit donc s'efforcer de retrouver l'éclairage et le point de vue des contemporains de l'époque où a vécu son personnage principal, même si cet éclairage et ce point de vue, avec le recul historique, ont cessé d'être les nôtres. Le savant dosage de l'empathie et de l'objectivité est

loin d'être toujours facile à obtenir pour le biographe, surtout lorsque la vie de notre personnage est traversée par les luttes de pouvoir, les débats idéologiques, les affrontements personnels (comme c'est le cas dans la vie d'un pamphlétaire tel qu'Asselin).

Les coups de tête et les « coups de gueule » d'un polémiste ne sont intelligibles, pour le lecteur, que si ce dernier est amené à faire siennes la vision et la compréhension des actions des personnages secondaires auxquels Asselin adresse ses écrits polémiques. Le lecteur doit « sentir » lui-même la provocation que constitue, pour l'auteur du pamphlet, le dépôt de tel projet de loi par Laurier, le retrait de tel débat public de la part de Bourassa, etc.

Ce « point de vue » du personnage principal n'épuise pas, par exemple, toutes les motivations personnelles de Laurier et de Bourassa, comme les études et les biographies qui leur ont été consacrées peuvent nous l'indiquer. Mais la biographe d'Asselin, si elle doit en tenir compte et même en faire état, ne peut pas le faire dans la même proportion que précédemment, au risque d'établir deux récits parallèles d'un même événement (qui risquent de s'exclure l'un l'autre) et de banaliser le point de vue biographique : celui du pamphlétaire qui fait l'objet de son étude. Il suffit de voir avec quelle sévérité rapide et superficielle le nom d'Asselin se trouve mentionné dans les biographies de ces deux chefs politiques, pour comprendre qu'il s'agit là d'une recherche d'équilibre qui est loin d'être achevée pour les biographes !

POUR COMBLER LES VIDES, RÊVER SÉRIEUSEMENT

C'est évidemment pour les chapitres de l'enfance que le biographe se sent le plus souvent démuné, en matière de sources, son personnage n'ayant pas encore atteint l'âge d'accumuler des « papiers », encore moins celui de les transmettre à une quelconque postérité. Voilà certes un territoire où nous sommes souvent contraints, comme disait Duby, « d'imaginer ». Mais « imaginer », ici, ne signifie pas — loin de là — *inventer* de toutes pièces. Entre les laconiques certificats de baptême et les titres de propriété, entre l'entrevue décevante d'un survivant à la mémoire défaillante (ou sélective) et la raideur figée des daguerréotypes de famille, il lui reste à exploiter encore tout le champ riche et suggestif de l'histoire régionale et de l'anthropologie. Il lui reste à resituer son personnage dans son époque et sa société et à en évoquer les caractéristiques et les influences possibles sur l'enfant qui s'y trouve immergé. Trop de biographes prennent prétexte de leur carence de documentation

directe pour bâcler l'époque de l'enfance, époque pourtant déterminante dans le déroulement d'une vie. Ils se contentent alors de l'expédier en un maigre chapitre où rien n'est évoqué des premiers liens affectifs, des premières images, des premiers sons enregistrés, des premières sensations éprouvées, des premières idées débattues par les adultes autour d'un enfant auquel, souvent, rien n'échappe.

Le recours aux sources indirectes

Pour Asselin, j'ai évidemment eu recours, pour combler ces vides, à des monographies paroissiales, à l'histoire régionale de Charlevoix et du Bas-Saint-Laurent, tout comme à des ouvrages spécialisés dans la description des travaux agricoles et des anciens métiers (dans le cas du père d'Asselin, celui de tanneur). Beaucoup de vigilance est ici nécessaire pour éviter les anachronismes, car l'histoire de ces travaux et de ces métiers d'autrefois est loin d'être statique et rend compte de constantes évolutions à l'intérieur d'une même sphère d'activité. L'histoire de la construction des chemins publics et des ponts dans Charlevoix, celle du cabotage et du commerce des goélettes sur le Saint-Laurent m'ont été très utiles également pour évoquer tant la situation d'isolement relatif des familles rurales de l'époque, que des paysages grandioses de ce Fleuve tant célébré ultérieurement par Asselin dans ses écrits de maturité.

Dans le même ordre d'idées, j'ai été amenée à évoquer l'époque fameuse des « procès pour influence indue du clergé » auxquels le père d'Olivar, Rieule Asselin — maire de Saint-Hilarion — et libéral de conviction — avait été mêlé en qualité de témoin à charge. Le souvenir de ce père « homme simple et juste » qui « eut à souffrir l'hostilité et les persécutions du clergé de Charlevoix » à cause de ses opinions politiques, accompagnera toute sa vie le pourfendeur de l'ingérence cléricale. Il convenait d'évoquer d'abord le père pour comprendre ultérieurement les orientations pamphlétaires du fils.

Les « artifices du verbe » : à la marge du vérifiable et du plausible

Le recours à ces sources indirectes conduit le biographe à la marge du vérifiable. S'il veut respecter le genre de la biographie, soit le « récit » et le rythme qui lui est propre, il aura tendance à éviter l'anticlimax de ces interruptions inopinées du discours que constitueraient des apports ponctuels de citations tirées des sources indirectes que nous venons d'évoquer. Il aura plutôt tendance à les intégrer au récit sous forme de courtes scénarisations : par exemple, Olivar enfant accompagnant sa

mère au champ avec ses frères et sœurs ; Olivar à l'atelier du tanneur ; Olivar et son frère Oscar pique-niquant sur la plage de Rimouski avant leur entrée au Séminaire, etc.

Dans ce dernier exemple, il est évidemment hors de question de prétendre vérifier de manière irréfutable « l'historicité du pique-nique » ! Encore moins d'affirmer, documents à l'appui, qu'il se composait effectivement de jambon et de cretons... Il est fort « plausible » cependant, et compte tenu de ce que nous savons des mœurs de l'époque, qu'un paysan besogneux et pauvre comme Rieule Asselin ait choisi de casser la croûte le long du chemin plutôt que de s'arrêter à l'auberge avec deux enfants. Plausible également que le casse-croûte en question ait été composé de cette viande de porc dont les cultivateurs québécois de la fin du XIX^e siècle tiraient une large part de leur apport en protéines... Voilà sans doute des procédés que Duby appellerait « les artifices du verbe » mis au service du récit.

Les chapitres de la maturité m'ont aussi fourni quelques belles occasions de mises en scène où j'utilise à fond la marge du *plausible* et du *vérifiable* : voyages par train, promenades dans les rues de Fall River ou du Montréal de l'époque, séjour à la Trappe (occasion d'aborder la question religieuse), visites chez les bouquinistes (manière plus vivante de présenter les auteurs prisés par Olivar Asselin), évocation d'une séance orageuse du Conseil de la Société Saint-Jean Baptiste sous la présidence d'Asselin, départ des transports de troupes pour l'Angleterre en 1916, etc. Toutes ces évocations impliquent naturellement de fréquentes visites des lieux, accompagnées de lectures de journaux d'époque et de temps d'imprégnation — ou de « rêve sérieux » comme dirait Duby.

Pour illustrer, en terminant, le genre de limites que j'ai cru devoir m'imposer dans l'utilisation de cette marge du « plausible », je mentionnerais l'exemple cité plus haut des dialogues avec guillemets. Je m'interdis absolument d'y recourir. Les guillemets équivalent, selon moi, au mot « (*sic*) » placé à la suite d'un mot ou d'une phrase. Ils en scellent l'authenticité. Or, en l'absence de bande enregistrée fiable, comment laisser croire au lecteur que ces mots-là sont exactement ceux qui ont été prononcés ? On contournera aisément la difficulté en résumant, à la troisième personne, un argumentaire par ailleurs bien documenté. Je l'ai fait pour évoquer les différends politiques survenus entre Laurier et Bourassa, entre Bourassa et Asselin, etc. Rumilly, on le sait, ne s'embarrassait pas de tels scrupules et les exemples de dialogues animés

abondent sous sa plume ! Certes, personne n'est dupe, mais je crois préférable de s'abstenir complètement du recours aux dialogues factices.

**« Quelque chose comme de la poésie » :
une langue adaptée à l'époque qu'elle fait revivre**

Moins évidents à première vue que les anachronismes factuels, les anachronismes de style desservent la bonne biographie. Certains écueils paraissent évidents. Ainsi, on ne parlera pas de « Québécois » (dans le sens de « Canadiens français du Québec ») avant le tournant des années 1960. C'est peu après seulement que, toujours au Québec, « l'Assemblée législative » est devenue « l'Assemblée nationale ». Pour ma part, lorsque j'ai cru devoir apporter des précisions contemporaines à certains termes médicaux en usage à l'époque d'Asselin, par exemple, j'ai choisi de le faire dans le cadre d'un astérisque de bas de page, plutôt que dans le corps du récit afin de préserver l'unité de style de ce dernier.

Pour des raisons positives de capacité d'évocation, le biographe a d'ailleurs intérêt à s'imprégner de tournures de phrase ou d'expressions en usage à l'époque qu'il veut décrire, surtout lorsqu'il évoque les réactions de son personnage. Particulièrement dans les résumés de dialogues où il veut, précisément, éviter d'utiliser les guillemets pour évoquer les propos de deux protagonistes, ce recours à un vocabulaire « daté » contribuera à restituer l'atmosphère qui présidait aux échanges. Par exemple, l'expression « Monseigneur de Montréal » pour désigner M^{gr} Bruchési contribue à faire ressortir cette sorte de distance respectueuse que commandaient certains dignitaires ecclésiastiques quand ils jugeaient bon d'accorder une audience à un personnage laïque. Dans les évocations du paysage rural, de monuments urbains, de vêtements ou d'uniformes, de cérémonials religieux ou civils, le biographe a toujours intérêt à se rapprocher du vocabulaire d'époque : celui-ci contribue au phénomène de résurgence du passé que le récit biographique doit toujours chercher à provoquer.

L'attention au vocabulaire et le souci de sa datation, outre qu'ils enrichissent la narration, évitent également au biographe des anachronismes sémantiques impardonnables. Le cas du mot « race », largement utilisé dans le sens de « nation » ou de « peuple » à l'époque de Marie Gérin-Lajoie et d'Olivar Asselin, est le plus fréquemment rappelé pour préciser que son étroite association avec l'idée de « racisme » ne date, chez nous, que de la Deuxième Guerre mondiale. Le terme de « maîtresse » utilisé dans un sonnet désigne souvent la muse inspiratrice de passions toutes platoniques, etc.

L'histoire: «un genre littéraire»?

Pour combler les vides laissés par une documentation fragmentaire, pour brouiller à jamais toutes traces du fichier d'origine et en faire une matière stylistiquement neuve, Duby préconisait le retour à l'imaginaire. Il appelait même l'histoire à redevenir, comme au temps de Michelet, «un genre littéraire». On aura deviné que l'invitation me convenait parfaitement. Mais j'ai souvent expérimenté, à l'occasion de mes éclairantes discussions avec les historiens, que tous ne se sentaient pas également à l'aise à l'intérieur d'un programme de cette nature. Pourtant, ce travail de refonte littéraire de la documentation demeure, à mon avis, incontournable.

Un exemple de traitement littéraire escamoté reste à mes yeux la biographie que Bernard Vigod a consacrée à Louis-Alexandre Taschereau et dont la traduction française est parue après sa mort en 1996. «Mettre en phrases» un fichier, si méticuleusement dressé soit-il, ne permet pas de «faire revivre» un personnage aussi coloré et complexe que celui de Taschereau. Voilà un Premier ministre issu d'une vieille famille seigneuriale de la Beauce. À chaque génération, ces petits hobereaux fournissent à point nommé un évêque, un magistrat, un politicien susceptibles de leur assurer prestige et autorité aux yeux de la Grande Allée de Québec... Un beau cas d'espèce qui attend malheureusement encore son biographe! La documentation de Vigod est par contre impeccable.

Il faut cependant reconnaître qu'en soi, la biographie exige un esprit de décloisonnement que ne favorise guère, à l'époque actuelle, la priorité accordée à la division thématique du passé en histoire politique, sociale, religieuse, économique, culturelle, etc. En outre, l'absence de références actuelles valables, en matière d'histoire chronologique, rend la tâche du biographe malaisée. Trop souvent lui faut-il se résigner à retracer l'enchaînement de certains événements dans les ouvrages de Rumilly, tout en demeurant parfaitement conscient des lacunes, des partis pris et des limites de cet auteur.

Ainsi, la biographie d'Olivar Asselin faisait-elle appel à l'histoire politique, sociale, religieuse, littéraire et militaire, à l'histoire de la presse et à celle de l'émigration vers les États-Unis, etc. La vie de Marie Gérin-Lajoie, de son côté, épousait étroitement celle de l'Église et celle de la lutte des femmes pour l'obtention du droit de vote. On conçoit qu'un tel décloisonnement exige aujourd'hui de l'historien de métier un changement considérable de perspectives et de méthodologie. Certains m'ont

confié qu'il s'agissait même, à leurs yeux, « d'un tout autre métier ». Il me tarde donc de prendre connaissance du bilan que dressent de leur expérience de biographes, les historiens de métier invités à collaborer à ce numéro de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

L'histoire, certes, a compris depuis longtemps qu'elle appartenait aux sciences humaines et que ces dernières, ainsi que l'affirmait Lévi-Strauss (cité par Duby), ne sont pas des sciences au sens où la physique et la chimie le sont. Mais il reste que ce devoir professionnel de viser constamment la précision et l'exactitude rendra toujours plus prudent qu'un autre le biographe-historien aux prises, par exemple, avec l'interprétation complexe des choix ou des agissements de son personnage. Science humaine s'il en est, l'analyse psychologique du comportement demeure déjà fort aléatoire dans le cas des vivants. Comment, alors, l'historien ne redoublerait-il pas de prudence quand il doit la pratiquer à l'égard des morts ?

Pourtant, le travail de biographie ne permet pas d'éviter la confrontation à ce qui restera toujours la plus passionnante et la plus complexe des énigmes, celle du travail de la liberté dans une conscience personnelle. Quand on fait la somme de toutes les motivations publiques ou privées qui conduisent, par exemple, une Marie Gérin-Lajoie à fonder un institut religieux en 1923, ou un Olivar Asselin à s'enrôler en 1915, on n'a rien dit d'elle ni de lui, si on s'est contenté d'enregistrer factuellement leurs deux décisions et de classer leurs demandes écrites dans les secteurs religieux ou militaire. C'est d'abord l'impatience d'implanter à Montréal un travail social jusqu'alors inexistant, et non le désir de doter l'Église d'une nouvelle communauté qui motive ici une Marie Gérin-Lajoie. Même Asselin, tout anticlérical qu'il était, avait, lui aussi, songé à la vie religieuse ! Mais c'était en Nouvelle-Angleterre et pour échapper à la condition ouvrière, tout autant que pour accéder au savoir qu'il avait demandé à être admis chez les jésuites. C'est le désir de « verser son sang pour la France » (et la nécessité de fuir ses créanciers...) qui pousse Asselin à poser le geste — paradoxal s'il en est pour un nationaliste — de lever un bataillon pour l'Angleterre.

L'historien fait donc face à la nécessité constante d'interpréter ces lettres aux pouvoirs religieux, politique ou militaire. Il ne peut se contenter de les citer sans commentaires au nom de l'objectivité. Il doit visiblement faire entrer dans sa démarche ce que Duby appelle « sa réaction personnelle devant [des] vestiges éparpillés », tout en admettant la part de subjectivité qui entre dans ce travail d'interprétation hautement personnel.

Car le biographe, tout comme son personnage, est situé historiquement. Les questions que le premier adresse au second sont forcément celles de l'époque dans laquelle il se trouve lui-même immergé. Voilà pourquoi la vie des personnages historiques dignes d'attention peut être reprise, à chaque génération et par un biographe nouveau, sans qu'il y ait nécessairement répétition. On dit de la littérature qu'elle n'en finit jamais de renouveler les grands thèmes de l'amour, de la souffrance et de la mort. L'histoire — et tout particulièrement la biographie historique — n'en finit jamais, elle non plus, de réactualiser les jeux de la liberté et du pouvoir dans la trace discontinuée laissée par un destin singulier sur son époque et dans la mémoire de ses contemporains.